

Louise Herlin

## L'amour exact

### LE LONG DU FLEUVE

L'automne attardé dans un tremble rutil  
Par terre on foule l'or des feuilles tombées  
Une puis une autre longuement descendent  
L'âcre odeur d'humus monte au nez des marcheurs

Les oiseaux invisibles, on entend leurs cris  
Les branches d'hiver ne sont plus des abris  
Quelques oripeaux pendent au chêne frileux  
Sous les marronniers le sol n'est que rousseurs

Le soleil oblique illumine la proue  
d'un lent bateau entièrement clos de glaces

Voici venu l'immeuble où vivait un sage  
Il est mort depuis peu déjà son visage  
un passant tout à l'heure se l'appropriait

Tant l'individu est infime et légion  
A peine posée son image est reprise  
L'identité pâlit, s'emprunte, revient  
Le monde est peuplé de légères variantes  
des ombres qui hantent en nombre la mémoire

Ainsi à chaque instant va-t-on au devant  
d'un frère, d'un ami rêvé, d'une amante

## LÉGITIME DÉFENSE

Importuns tracassiers, que me veulent  
ceux-là qui m'exhortent — morts et vivantes  
créatures — au devoir courant ?

J'ai sachez-le mes cultes, mes rosiers  
clandestins, mes lectures occultes  
J'ai mes ports mes processions mes nuages  
— dans plus d'une acception

Ceux qui veulent, volent mon temps non déclaré  
si je cède à leurs pressions  
le mince filet fortifié de mes raisons  
s'engorgera

Or la lutte est lassante  
contre les autres, le sens commun,  
le remords et le néant —  
un corps à corps sans merci

Sachez que si je succombe  
mon ombre n'aura pas de paix  
pour avoir livré sans défense  
le pays naissant de la dure  
géologie de mon silence

## BLANC SUR BLANC

Blanc bleu un soupçon de mauve ici là un point,  
un trait crayeux La toile entière travaillée  
comme une terre qu'on laboure Ici un fin  
pinceau de blanc, beaucoup de blancs de qualités  
diverses Sensible o combien ! aux différences  
elle était si attentive au bord de son rêve  
penchée — aucune perche à sa portée  
dérivant doucement hors des choses  
Blanche sur blanc dans son silence enclose  
elle se lassa de relever jour après jour,  
minutes secondes, le cours du temps ingrat,  
d'en suspendre le mouvement  
et voulut essayer d'un autre nirvâna

## INTIMITÉ

L'espace gai léger lumineux  
nuageux  
devise avec la ville  
ses tours et ses clochers, ses obélisques

L'espace est familier mutin frondeur — cependant  
là depuis toujours et il nous survivra

Impassible insensible  
aux griffures des arbres l'hiver  
aux hallebardes des grilles  
Il s'en traverse il en joue  
joyeux Saint Sébastien

Des fenêtres s'enflamment frappées de rayons d'ambre  
obliques — car le soleil est bas  
dès seize heures en décembre

Tout ce va-et-vient nous étonne  
prolonge l'infini à travers nous  
nous environne On est là chez soi  
On est avec l'espace à tu et à toi

D'éphémères passants cheminent dans les rues  
qui sont pour les oiseaux des canaux profonds  
bordés d'immeubles, de balcons

L'espace les beaux jours de fin d'année  
fleure le champagne  
meuble, malicieux

Les nuages voguant forment des archipels  
où l'œil voyeur voyage  
l'esprit divague

## LA MER

Cette présence obstinément qui m'entourne  
— Tels la méditation le prêtre  
Ou le bourdonnement la guêpe —  
En spirale court autour de ma personne  
Dès la tête gagnée redescend aux pieds

J'y prends appui pour franchir les pas difficiles  
Parfois je m'endors en elle et c'est le repos  
Berceur comme un bras de mer très tranquille  
Parfois elle m'entraîne et c'est le vent que j'aime  
Souvent je sombre dans son vertige

Depuis si longtemps je suis son jouet  
Son âme et son pivot à la fois :  
Je ne sais qui est la proie qui l'ombre

## DEUIL

Il oublia de mettre sa pendule à l'heure  
En retard d'une heure il a lâché la corde  
La corde du temps file file et lui  
dans la nuit demeure

Dehors la chute des feuilles continue  
Un marron s'est empalé sur l'or de la grille  
Un corbeau regarde de haut  
l'arbre se dépouiller sûrement

## CIEL

Blancs d'œufs montés en neige  
au-dessus des toits là-haut  
Un continent pâle mystérieux  
Un sourire serein de nuage étiré  
Un long chat angora couché sur l'horizon

## L'IMPARFAIT

Soudain je le vis sur la page  
son beau visage familier  
Aussitôt la silhouette suit :  
ses robes exotiques  
amples de ligne  
en laine ou soie véritables

Elle aimait les étoffes, l'amour  
la liberté follement  
Eut des amants, des enfants

Ce que ne dit la légende  
de la photo ressemblante :  
Galbe, stature, lourd chignon  
Simple et désinvolte  
personne si noble d'allure  
et bonne

On la croisait dans les couloirs  
hier encore  
Nous causions le soir attendant  
l'heure du départ  
Depuis longtemps je la connais  
... la connaissais

## EXEMPLAIRES

Muettes ? les renoncules  
à bout de tige avancent, volubiles  
visages, et à la fois reculent

Dansant le discours qu'elles tiennent,  
contradictoire Chacune s'impatiente  
retenue par le col du vase

De-ci de-là elles s'évasent  
jetant haut comme cris rondes leurs têtes  
rouges et or et blanches

Chacune à part soi marmonne indignée  
quels griefs ? à l'assaut du vide  
et tenant bon agressive tenant tête  
à l'invisible

## PERSONNE

Un nom se défait — figure  
éparse  
Adieu l'intégrité  
Intrépide personne  
Un halo persiste, un nuage

La couleur des yeux n'est pas vraie  
— ni fidèles les propos passés  
au van de la mémoire

Un être éparpillé  
Un mot ici, là un demi-sommeil  
L'essoufflement d'un pas  
gravissant la côte

Un bâillement seul  
Un battement d'artère  
qui s'accélère  
Un sourire entier